

Sim avant Simenon

Avant son départ à Paris, à dix-neuf ans, Georges Simenon exerça pendant trois ans le métier de journaliste. Que retenir de cette période? Dans quelle mesure cette expérience précoce fut-elle fondatrice? La récente publication par Jacques-Charles Lemaire¹ d'un choix d'articles parus dans la *Gazette de Liège* (1919-1922) fournit des éléments de réponse. Si on y découvre une verve inattendue, un bonheur de plume exempt de tout état d'âme, on est frappé aussi par le visage de bon petit soldat de la pensée catholique réactionnaire et antisémite qui s'y révèle. Le contexte de la rencontre du jeune Sim avec l'écriture, celui de la presse, n'est sans doute pas indifférent à la manière de l'écrivain, pas plus qu'à la construction de son personnage. Le parallèle avec un autre grand Georges, Hergé, est assez flagrant; en période de commémoration officielle, il pose le même problème patrimonial du droit d'inventaire.

PAR THÉO HACHEZ

« Des gens qui aiment le progrès sont heureux parce qu'on leur annonce d'Amérique qu'actuellement de nombreux récepteurs de téléphonie sans fil fonctionnent déjà dans le Nouveau Monde. Chaque soir, certains postes organisent des concerts, ou bien des séances de déclamation, que des milliers de gens confortablement installés dans leur home écoutent sans peine aucune.

Les gens qui se réjouissent, et ceux-là même qui ont propagé des engins de ce genre, sont des imprudents. Ils oublient en effet que, bons élèves d'humanités noblement anciennes ou en tous cas fortement imprégnés de la bonne vieille culture, c'est à leur mort qu'ils applaudissent.

Ne vont-ils pas être fort dépaysés, et pour ainsi dire inutiles dans un monde express où fonctionnent des machines dont ils ne connaîtront pas le manie-ment, et en tout cas auxquelles ils ne seront pas familiarisés? Voyez-vous un

¹ Jacques-Charles Lemaire, *Simenon, jeune journaliste. Un « anarchiste conformiste »*, édition Complexe, 2003.

SIMENON DANS L'OMBRE DE MAIGRET

éloquent député — je ne cite pas de nom — occupé, au lieu de gesticuler à la tribune parlementaire, à lire un discours devant une petite machine, dans son cabinet clos ?

Vous sentez, n'est-ce pas, que pour notre génération, c'est trop à apprendre. Il y a bien quelques Américains, des globe-trotters et des internationaux milliardaires qui ont eu le temps de se faire à l'idée de déjeuner à Pékin, de dîner à Londres et d'écouter de leur lit les déclamations de Célimène à la Comédie-Française [...].

Le progrès, c'est beau. Encore faut-il qu'il n'aille pas plus vite que les hommes. »

Sous ces sages propos, tirés de la *Gazette de Liège* du mardi 1^{er} août 1922, figure la signature de Georges Sim. Leur conformisme pontifiant est un peu en rapport avec la vie de bâton de chaise que menait alors le futur romancier. Au reste, ses lecteurs d'aujourd'hui seraient bien en peine de reconnaître leur auteur dans leur verve évocatrice et leur puissance persuasive, dans l'absence de doute et l'espèce de bonheur d'expression qui les imprègnent.

Mais l'essentiel des papiers du jeune Sim ne se résume pas à quelques couplets rétrogrades sur les nouveaux médias de l'époque. Ses rubriques (« Causons... » et « Hors du poulailler ») sont le plus souvent polémiques, querellant les adversaires politiques du journal. « Hier, le café "La Populaire", c'est-à-dire la "Maison du peuple", c'est-à-dire le Temple du socialisme, s'est vu condamner par les magistrats à la fermeture durant quinze jours et à cinq-cents francs d'amende pour contravention à la loi sur la vente de l'alcool [...]. Ce qui est grand dommage, c'est qu'il n'y ait pas eu une conférence de Vandervelde annoncée pour un de ces soirs. Voyez-vous l'annonce "La conférence du citoyen Vandervelde est remise à quinzaine pour cause de fermeture par les tribunaux" [...]. Mais le plus gai de l'aventure, c'est le contraste entre cette condamnation et les petits articles vertueux de la *Wallonie socialiste*. À l'occasion du moindre fait divers, celle-ci se hâte de proclamer les bienfaits de la loi Vandervelde. Je me souviens même qu'elle risqua des statistiques, dénombra les gens qui se font emmener au violon et conclut à la régénération de l'humanité par l'abstinence. Du moins savons-nous maintenant qu'il ne s'agissait que de l'humanité qui ne fréquente pas "La Populaire". »

Au-delà du parti ouvrier, c'est la revendication wallonne qui sollicite la veine sarcastique du jeune Sim. « Il y a en Belgique quelques douzaines de menus personnages qui ont un goût prononcé pour le pouvoir, le pouvoir absolu, le pouvoir sans restriction. Ces quelques douzaines de gens, malheureusement — pour eux — n'ont pas le pouvoir. C'est à peine si les mieux partagés d'entre eux ont pu décrocher un mandat de conseiller communal, une place d'échevin, voire le titre de père conscrit dû au départ subit d'un antique sénateur. [...] Alors ces gens-là ont fait comme les gosses qui remplacent les émotions de la vraie guerre par celles du "gendarmes-voleurs". Ils ont constitué une petite "chocheté" (société) qu'ils ont pompeusement intitulée "Assemblée wallonne" » (le 10 septembre 1921).

SIMENON DANS L'OMBRE DE MAIGRET

Quand le journaliste débutant adopte un ton plus sérieux, cela donne alors quelque chose dans ce genre-ci : « Bien qu'à première vue l'alliance [...] entre l'Internationale de l'or et celle du sang, entre la finance et le socialisme, puisse paraître bizarre, elle ne va pas à l'encontre de l'intérêt de chacune de ces deux puissances. En effet, les mouvements égalitaires profitent toujours aux grands brasseurs d'affaires, aux magnats de la finance, tandis que les classes moyennes, principalement les classes rurales, en font les frais. »

Ces quelques phrases sont tirées du premier d'une longue suite de dix-sept articles intitulée « Le péril juif ! ». Simenon y poursuit : « Mais n'est-il pas plus exact de dire que le Traité de Versailles est une œuvre protestante, une œuvre "puritaine" ? [...] L'étrange mélange d'impérialisme sournois, de mercantilisme pratique et d'humanisme prêcheur qui caractérise la mentalité du puritain Wilson, comme celle du puritain Lloyd George, découle historiquement d'influences judaïques ; le puritanisme consomme en quelque sorte l'alliance de l'esprit protestant et de l'esprit juif. » Jacques-Charles Lemaire, dans son introduction fouillée, souligne le caractère malheureusement peu original de ces diatribes paranoïaques dont il remonte patiemment les sources. Le fait est que Simenon montre une grande aisance dans les variations expressives, prouvant ainsi qu'il a assimilé les « thèses » qu'il développe à l'envi, avec des listes de noms, la dénonciation d'un « complot judéo-maçonnique » et la référence aux « Protocoles des sages de Sion » dont, tout en reconnaissant son origine douteuse, il souligne le caractère éclairant : « On n'en doit pas moins regretter que les journaux [...] tendent à faire croire que c'est là au fond la question juive et qu'à leur authenticité est lié le sort de cette question. [...]. Aussi serait-il plus intéressant de voir la presse belge consacrer ses colonnes [...] à un exposé de la question juive telle qu'elle se présente aujourd'hui dans les divers domaines politiques. Ces réalités sont, à coup sûr, aussi angoissantes que les controverses qu'ils entretiennent autour des Protocoles. » À l'écœurement que suscite une telle rhétorique, Simenon ajoute celui du déni, arguant de son amitié avec Pierre Lazareff.

Il en va de même pour la morale très catholique dont ce prétendu anarchiste se fait le chanfre zélé. Lemaire rapporte à ce propos une anecdote savoureuse et significative. Le journaliste, empêché par un rendez-vous galant d'assister à la conférence d'un père jésuite supplée à cette absence par un prétendu compte rendu de son cru où il condamne « une humanité impuissante, veule et honteuse de sa propre lâcheté » et glorifie « l'homme vainqueur parce que puisant sa force à une autre source, qui est la source normale où l'esprit doit se tremper, à cette source qui est Dieu lui-même ». Or la conférence n'a pas eu lieu et le bon père, justement irrité, débarque à la rédaction... À défaut d'être un convaincu, Simenon est assurément imprégné par l'esprit de son journal.

À L'ÉCOLE DE LA PRESSE

Tout cela devrait-il devrait ternir quelque peu les festivités officielles, en jetant une lumière crue sur la jeunesse de l'écrivain, et plus encore, sur la presse catholique conservatrice qui lui a permis de faire ses premières armes? Les lecteurs de ses romans seront en tout cas surpris d'y découvrir un polémiste rageur, un surdoué précoce de la caricature politique, là où ils auraient sans doute attendu un passionné du fait divers. Quant à l'essai que représente « Le Péril juif! », il est difficile de l'imaginer sous la plume de celui qui évoquera ses jeunes années comme sa période anarchiste. Il est vrai que si cette suite d'articles témoigne d'un antisémitisme particulièrement virulent, elle illustre surtout le caractère désorienté d'un catholicisme politique (et à travers lui, des classes moyennes) devant l'évolution d'un monde où ils ne trouvent plus leur place. Souvent pudiquement évoqué, notamment par son biographe Pierre Assouline, ce passé éditorial a toujours été soigneusement refoulé par son auteur.

Évidemment, l'idée que l'on puisse débiter comme journaliste à seize ans à peine et avec comme seul bagage une recommandation de l'évêque au directeur du journal apparaît aujourd'hui stupéfiante. On est encore plus stupéfait du nombre des textes que l'on peut incontestablement attribuer à la plume du jeune Georges et dont le volume paru aujourd'hui ne constitue qu'un choix restreint, sachant que durant cette période de trois ans qui précède son départ à Paris, il s'est également multiplié dans d'autres périodiques et a publié un premier roman. Il est piquant de le voir pontifier, dans son journal, sur les méfaits des nouveaux médias de l'époque (le cinéma et la radio débutante), alors même qu'il prend une certaine peine à se faire reconnaître comme correspondant d'une revue cinématographique parisienne.

Au regard de ces péchés de jeunesse, qui pèsent d'autant plus lourd qu'ils n'ont jamais été vraiment reconnus ni regrettés, le parallèle avec un autre jeune homme de l'époque, Georges Remi, apparaît d'autant plus frappant que, dans la valse du souvenir organisé, les Georges font un pas de deux cette année 2003. Les hasards du calendrier (centenaire de la naissance pour Simenon et vingt ans pour le décès d'Hergé) révèlent en miroir une étrange communauté de destin. Au-delà des rapprochements aussi troublants par leur pertinence que par leurs insignifiantes dérives possibles, il reste que l'un comme l'autre, dilués dans le succès planétaire de leur centaine de millions d'exemplaires vendus et l'exploitation de leurs fonds sous diverses formes, posent à la Belgique francophone la même question de l'héritage et du droit d'inventaire. Tant le silence du passé tu (voire les mensonges et les occultations) que la relégation par une censure hâtive excluent tout débat et empêchent que se construise une posture morale face à l'évidente autonomie des faits culturels. Or c'est précisément à cette articulation que se situent les enjeux identitaires des commémorations...

MERCENAIRES OU MILITANTS?

Entre Simenon et Hergé, il y a d'abord, à l'origine une expérience sociale, idéologique et morale commune. Nés à quatre ans d'intervalle, à Ixelles ou à Liège, dans des familles aux contours sociographiques proches (une petite-bourgeoisie d'employés modestes), c'est bien dans la même eau que les deux hommes ont fait leurs premières brasses : la presse des années vingt (*La gazette de Liège* et *Le Vingtième Siècle*) a marqué le début de leur carrière professionnelle. Entre militants ou mercenaires, voire, pour Simenon, enfant soldat, ils y ont embrassé la même cause d'un monde catholique conservateur, antidémocratique et farouchement antisémite. Dans les effervescences nationalistes qui suivent la première guerre, ce sont deux patrons plus exaltés que charismatiques, Joseph Demarteau et l'abbé Norbert Wallez, qui lancent ces deux jeunes ambitieux au bagage intellectuel bien mince, au prix d'une soumission sans état d'âme à un travail de commande.

La presse de l'époque, virulente, se conçoit d'abord comme une entreprise de propagande, une entreprise guidée par l'urgence des combats à mener et des repères à redéfinir. La période d'après-guerre, marquée par la révolution russe de 1917 comme par l'adoption en Belgique du suffrage universel, imprime un climat de tension et de conflits sociaux où le catholicisme politique traditionnel ressent fortement sa perte d'influence et d'identité. Face à l'irruption du prolétariat sur la scène politique, par la révolution ou la réforme, les mentors de Simenon et d'Hergé se trouvent acculés à mobiliser un discours foncièrement antimoderne. Le mépris, mais surtout la peur, de ces masses ouvrières les conduit à radicaliser leur lecture de la doctrine sociale de l'Église qui entend s'opposer tout à la fois au libéralisme et au socialisme. L'exaspération de ce double refus redonne une forme et une vigueur nouvelles à un antisémitisme séculaire : dans la haine du Juif cosmopolite (internationaliste libéral et « humanitaire » ou internationaliste communiste) se cristallise tout à la fois une répulsion religieuse, nationale, sociale et politique, mais, faut-il le remarquer, pas encore raciale. Qu'on relise *Tintin au pays des Soviets* (1929) et ses aventures d'avant-guerre ou le long chapelet des âneries que Simenon consacre à la « question juive », on se trouve manifestement devant la même crispation rétrograde et clérical, celle d'où surgira notamment le rexisme, prenant appui sur la « réussite mussolinienne ». Il est remarquable pourtant que la référence nostalgique au corporatisme moyenâgeux comme modèle social, qui tenait pourtant une place centrale dans le discours social de l'Église, soit alors tenu pour rien, ou plutôt que lui soit préféré l'antisémitisme.

Les séquelles de ce bain idéologique commun s'appréhendent de façon diverse dans l'univers respectif des deux Georges. Toujours est-il que cette formation ne les prépare pas à voir dans l'Occupation autre chose qu'une période n'exigeant de leur part qu'une légère « adaptation » plus ou moins prudente en raison des opportunités qu'elle recèle. Aussi bien Simenon négocie-t-il ses droits d'adaptation au cinéma, alors qu'Hergé s'engage de plain-pied, dès l'été 1940, dans une longue collaboration au *Soir* « volé ». Naturellement peu antipathique à l'exaltation du « relèvement moral » ou de « l'ordre nouveau », seule leur susceptibilité nationale est vaguement

sollicitée. Réchappés miraculeusement, l'un et l'autre, de l'épuration, sans jugement et à fortiori sans condamnation, ils en garderont une prudente et discrète duplicité dans leur rapport avec la scène publique. Alors que Simenon choisit l'exil américain, Hergé se contente de cultiver son malaise, en projetant à plusieurs reprises un départ vers l'Argentine, explorant de façon approfondie les moyens de vivre là de son art...

L'INVENTION D'UNE INDUSTRIE CULTURELLE

Délaissant les avant-gardes, comme toute autre stratégie à haute valeur symbolique ajoutée, ils ont tous deux opté précocement pour une diffusion de masse et se sont passionnés pour les progrès de leurs succès commerciaux, sans pourtant renoncer à investir dans leur œuvre respective ce qu'ils estimaient être le meilleur d'eux-mêmes. Ni les prétentions de l'artiste romantique ni celles de l'artiste engagé n'ont guidé leur pas. Plus qu'au prestige des genres nobles, leurs débuts dans la presse, avec la pratique et le contact avec le public qu'elle suggère, les ont rendus sensibles à l'existence d'un marché et les ont orientés vers des « créneaux » et/ou des genres dominés et généralement méprisés. Combinant calcul économique et calcul culturel, en gardant une exigence de qualité là où l'offre de lecture destinée à leur public respectif restait particulièrement indigente, ils ont rompu avec une dualisation de la diffusion qui soumettait les productions non consacrées à une rationalité économique écrasante et de court terme. Aussi, ils ont contribué à faire bouger l'un le « policier », l'autre ce que l'on n'appelait pas encore la bande dessinée, notamment en y intéressant des éditeurs « respectables ». La gestion d'un succès plantureux ne les a jamais dépassés ni grisés abusivement.

Pour l'un comme pour l'autre aussi, l'autonomie a été conquise dans l'effort à partir d'un travail de commande faiblement rémunéré et a débouché sur l'affirmation d'une technique, d'un style. Une même recherche de dépouillement les conduit l'un vers une phrase courte, allégée et suggestive, l'autre vers cette ligne claire, incisive et expressive. Tintin et Maigret commencent leur longue carrière à deux ans de distance (1929 et 1931) : ils seront des fils, images de marque et surtout des principes d'accumulation commerciale durable, captant la fidélité d'un public. Flic ou journaliste, ce sont avant tout des personnages-regards sur le monde, des personnages en creux, des prétextes. Cette combinaison stratégique commune se dégage d'autant mieux qu'elle s'articule sur des dispositions psychologiques aussi dissemblables que possible, et des univers qui n'ont en commun qu'une prétention au réalisme. Le parcours du père de Maigret s'achève en se répandant en « dictées » filandreuses, le père de Tintin s'évanouit dans un silence rempli de ses contradictions et des fureurs du monde.

LA REVENDICATION PATRIMONIALE

La motivation des commémorations est multiple. Pour l'essentiel, elles créent le prétexte événementiel d'une exposition médiatique massive de l'intéressé en même temps qu'une affirmation identitaire du public qu'elle réunit. Les grands disparus ont souvent dû attendre leur mort pour réunir toutes les conditions d'une grand-messe consensuelle. L'instrumentalisation politique et commerciale de telles occasions est évidente; elle rappelle que les domaines de la culture et de l'art ne relèvent pas d'une essence distincte des autres faits sociaux, mais seulement d'une différence fragile, d'une autonomie problématique et d'une résistance relative à leur emprise.

Il va de soi que ni Simenon ni Hergé ne tiennent tout entiers dans les reproches qu'on peut, qu'on doit leur adresser. Il n'est pas question de leur imposer à postériori le procès auquel ils ont échappé miraculeusement, mais bien d'éviter un oubli banalisant dans le concert de béatification publique qui entoure les commémorations. Cet oubli serait particulièrement malvenu dans le contexte actuel. Que la Communauté française de Belgique, qui s'imagine toujours en charge de l'héritage belge, se sente perpétuellement en défaut de patrimoine, cela ne peut la délivrer du droit d'inventaire. En particulier, *La Libre Belgique*, dont les pages liégeoises portent toujours le titre « Gazette de Liège », aurait pu être un peu moins évasive lorsqu'elle a rappelé à grand fracas le passage du grand homme dans la rédaction dudit journal.

Théo Hachez